

Juliette

— Hé la rouquine !

— Hé la rouquine !

Braillée par une poignée de voix éraillées, l'apostrophe distrait à peine la jeune fille assise près d'une passerelle qui enjambe la Bièvre. Elle écarte d'un geste agacé une mèche de cheveux et reprend la lecture de son livre, un vieux Lagarde et Michard récupéré dans une foire aux livres à Jouy-en-Josas. Il faut qu'elle avance car elle n'a plus que quelques jours pour préparer l'exposé qu'elle doit faire en classe sur « Les écrivains romantiques du XIX^{ème} siècle ».

— Hé la rouquine !

— Hé la rouquine !

Une femme est arrivée faisant fuir les gamins comme une volée d'étourneaux.
Une proche amie de sa mère.

— Ils t'embêtent ?

— Non.

— Ce sont des camarades à toi.

— Non.

— Que veulent-ils ?

— ...

Juliette ne dit rien. Elle n'a jamais rien dit de sa souffrance : elle ne comprendra que plus tard le pouvoir libérateur des mots.

— Alors, ton exposé, ça avance ?

— T'inquiètes, c'est carré !

— Le thème c'est toujours le romantisme, c'est ça ?

— Ouais, Lamartine, Vigny, Nerval, George Sand et son copain Musset. Et puis, si je galère, j'irai me rancarder chez mon célèbre voisin ! C'est un spécialiste !

— Qui ça ? demande surprise l'amie de sa mère avant de se rendre compte de sa bêtise.

— Ben, Victor Hugo évidemment !

Elles éclatèrent de rire. Hugo, évidemment, la figure tutélaire du romantisme. La famille de Juliette n'habite-t-elle pas rue des Coloristes non loin de la maison qui abrita plusieurs mois durant les amours si peu clandestins de l'écrivain et de Juliette Drouet ?

Ce n'est pourtant pas là que la lycéenne ira si nécessaire glaner de nouvelles idées. Elle retournera plutôt dans la commune voisine de Bièvres, au Château des Roches qui abrite désormais la Maison littéraire de Victor Hugo ; un lieu qui fut à la première moitié du XIX^{ème} siècle un haut-lieu de la vie littéraire parisienne. Victor Hugo y séjournait plusieurs fois avec son épouse légitime et sa famille non sans avoir prévu, lors de l'une de ses villégiatures, de retrouver Juliette Drouet à cinq kilomètres de là, dans la maison de Jouy-en-Josas...

Aujourd'hui, une plaque indique que Victor Hugo habita en 1835 dans cette grande bâtisse. La rue porte son nom. Une rue quasi-parallèle porte celui de Juliette Drouet. Les deux rues partent de la ville basse et se rejoignent en pointe de flèche sous les frondaisons du chemin de la Butte au beurre : l'illustre homme de lettres et sa fidèle maîtresse à jamais fondus dans l'asphalte...

La jeune fille emprunte inévitablement l'une de ces artères quand elle descend vers le centre. Elle se demande souvent en marchant si ses parents l'ont prénommée Juliette en souvenir de l'amante du grand homme. Elle ne leur a jamais posé la question. D'ailleurs, elle ne pose que peu de questions, par timidité, par peur de la réponse, ou alors, elles arrivent tout à coup, brutales, inattendues, fulgurantes.

C'était il y a une dizaine d'années. Un beau soleil de printemps inondait le parc de la vallée de la Bièvre. Des branches de cerisiers ployant sous des fruits écarlates formaient une voûte arborée au-dessus du banc Juliette et son père se reposaient. La question a surgi.

— Papa, pourquoi moi aussi je suis rouge ?

Le père répondit mécaniquement :

— Mais non, tu n'es pas rouge. Tu es...

— Si je suis rouge. Je sais que je suis rouge. Je suis la seule à être rouge.

Le père quitta le banc, s'accroupit devant elle et la prit par les épaules pour croiser son regard.

— Tu vois, je suis un peu chauve.

— Moui...

— Hé bien, dans la famille, on est tous un peu chauves. Regarde mon père, Pépé, , il est comme moi.

— Moui...

— Toi aussi, quand tu es née, tu n'avais pas de cheveux et plusieurs semaines plus tard, ils ne poussaient toujours pas. Alors, là-haut, les fées se sont inquiétées.

— Les fées ?

Sa moue avait disparu. L'histoire commençait à l'intéresser.

— Oui, les fées. Un jour d'été, elles ont suivi le soleil jusqu'au bout de sa course. Il brillait si fort que l'horizon tremblait à son approche. Il était si rouge que le ciel flambait. Il était si fier de sa journée qu'il a accepté la demande des fées.

— Elles ont demandé quoi les fées ?

— Des rayons de soleil. Des milliers de rayons qu'elles ont pris à pleines brassées avant qu'ils n'aillent s'éteindre dans la nuit. Avec ces rayons, elles ont tissé une couronne que la reine des fées a déposée sur ta tête.

— La reine des fées ?

La révélation était trop importante. Pas de doute : elle était protégée des fées et les fées aimait le rouge !

— Et les points rouges sur ma figure ?

— Ça, c'est une autre histoire. Tes points rouges, on les appelle des éphélides mais, en réalité, ce sont des poussières d'étoiles.

— Des poussières d'étoiles ?

Les yeux d'Juliette s'écarquillèrent.

— Oui ma chérie, je t'explique. Les étoiles sont depuis toujours un peu jalouses du soleil. Elles ont été si vexées que les fées aient choisi les rayons du soleil et pas les leurs pour te tisser une chevelure qu'elles sont venues une nuit observer - et peut-être critiquer ! - le travail des fées. En repartant, elles se sont ébrouées au-dessus de ton berceau...

— Ebrouées ?

— Oui enfin, remuées, secouées. Avant de partir, elles se sont refait une beauté et en s'arrangeant elles ont fait tomber quelques poussières sur ton corps.

— Ah ?

— Les éphélides, tes tâches de rousseur, ce sont des poussières d'étoiles, les traces de leur passage.

Aujourd'hui, Juliette a quinze ans et, à quinze ans, on ne croit plus aux fées. La belle histoire s'est délitée au fil des années même si de temps à autre elle veut encore y croire.

Pendant son enfance, les rousses, les rouquines, c'étaient les autres : les laides, les laiteuses, les poil-de-carotte, les rougeaudes, les vineuses. La fille du notaire par exemple, une grande bringue habillée de noir telle une créature échappée de l'Enfer qui consacrera sa vie terrestre au repentir et à la mortification. Ou alors la petite boulotte de la boulangerie avec ses gros seins enfarinés qu'elle offre comme des pains frais aux clients de passage. Ou, à la rigueur, sa tante Josiane devenue d'un jour à l'autre blonde décolorée pour complaire à un mari tristement ordinaire.

Puis, la réalité s'est imposée à elle, tout d'abord à travers des paroles ordinaires (- *Oh, la jolie petite fille ! - Ces couleurs lui vont bien !*), puis des moqueries blessantes (- *T'as du feu ? T'es comme ça partout ?*). Une réalité face à laquelle les « Hé, la rouquine ! » lancés sur un ton jubilatoire par des gamins énervés lui semblent dérisoires.

Juliette se sait simplement différente, douloureusement différente. Depuis son entrée au lycée, elle traverse l'incertaine épreuve de se sentir, à mesure que son corps change, façonnée par le regard des hommes ; parfois celui de ses camarades de classe mais surtout celui des passants qui se retournent dans la rue.

Lorsqu'elle est nue devant la glace de sa chambre, l'enveloppe l'étrange sentiment de voir le corps d'une autre. Qui est-elle vraiment ? Cette jeune femme à la flamboyante chevelure et à la naissante toison or brûlé que le reflet impose ou cette gamine aux petits seins bien écartés et à la taille boudinée qui semble résister aux métamorphoses de la féminité ? Comment réduire la dissonance entre ces deux moitiés d'elle-même ?

Juliette préfère alors enlever ses lunettes de myope et son corps devient flou, éthéré, comme libéré des formes et des couleurs qui l'étouffent. Cette

distance l'apaise. Elle se rhabille alors lentement comme s'il s'agissait de rester encore quelques minutes dans un entre-deux-mondes semblable à celui qu'elle perçoit lorsque la brume du matin se dissipe sur l'étang de la Geneste autour duquel elle aime se promener.

C'est mardi, le jour des exposés au lycée Jules Ferry de Versailles. Les filles papotent en couple, les garçons blatèrent en groupe. Quelques pieds raclent le plancher. La classe s'ébroue au soleil de juin filtré par la poussière des vitres. La voix puissante du professeur invite Juliette à s'installer derrière le bureau ; lui-même est assis au premier rang des élèves. Fin du brouhaha. Ultimes blablas. Puis le silence. La voilà seule dans le silence.

Devant elle, sur le bureau, ses lunettes posées, branches déployées, face à la classe : elle les mettra pour prendre de temps à autre la mesure de l'intérêt de l'auditoire. Préséance et bon voisinage obligent, parmi les écrivains du XIX^{ème}, Juliette a privilégié Victor Hugo. Elle a sélectionné quelques anecdotes de sa vie sentimentale agitée mais elle insistera plutôt sur l'éclectisme de ses écrits, son puissant lyrisme et sa spiritualité panthéiste. La nature comme miroir des émotions sera aussi présente dans son évocation des poètes romantique, mais elle compte bien attirer l'attention des élèves sur leurs remarquables techniques de versification.

A sa droite, une série de fiches pour répondre aux questions qui ne manqueront pas d'être posées. A sa gauche, écrits en lettres majuscules et à l'encre turquoise, les titres des chapitres de son exposé. La lycéenne s'accroche à son plan comme à la rampe d'un escalier dont chaque marche serait une phrase, mais leur franchissement devient chaque seconde plus difficile. Parle-t-elle de métaphores ? Les potaches baillent. Parle-t-elle de libertés rythmique ? Ils s'esclaffent. Parle-t-elle de tourments intérieurs ? Ils se remettent à bailler.

Peu à peu, les chuchotements se font grondements. La classe ferment dans une chaleur étuve. Son escalier ne mène nulle part ! La dernière marche donne sur le vide ! Il lui semble que les phrases se dissoient sitôt sorties de sa bouche ; que les mots flottent un instant au-dessus des têtes avant d'éclater dans l'air comme des bulles de savon ; que les rires montent et s'agrippent aux lames métalliques des stores vénitiens tirés sur les fenêtres.

Juliette sent la situation lui échapper. Elle remet ses lunettes mais le bloc d'élèves, avec le prof au milieu, ne lui apparaît que plus hostile. Elle bredouille. Elle éclate :

— Vous êtes tous des nuls. Vous ne savez pas ce que c'est que la vraie littérature. Les écrans, les portables, les tablettes, y'a que ça qui vous intéresse !

La classe se tait, interloquée.

— Vous avez terminé ?

C'est le prof qui a parlé. Un homme sec et gris avec un fin collier de barbe soigneusement taillé qui lui enserre la mâchoire comme une jugulaire. Il tapote négligemment le bord du bureau de ses longs doigts crayeux coiffés d'ongles sales.

— Vous avez terminé ?

— Oui, répond Juliette, pensant que la question concerne son accès d'humeur et non l'exposé dont elle s'apprête, une fois le calme revenu, à reprendre le fil.

— Parfait. Dans ce cas, mademoiselle, retournez à votre place. Et sans mordre vos camarades, ajoute-t-il en grimaçant un sourire.

— Mais...

— Vous avez certainement beaucoup travaillé, mais vous comprendrez qu'après cet incident, il me soit difficile de vous noter. Dans ce genre d'exercice oral, la maîtrise de la forme compte autant que le fond.

Le professeur suspend sa phrase en attente d'un acquiescement qui ne vient pas. Le long silence de Juliette devient provocation. Il ajoute :

— Surtout, ne vous en faites pas. Dans la vie, une fille de votre nature et de votre caractère, ça s'en tire toujours !

La porte de la salle a claqué derrière elle quand elle est sortie. Le couloir est long qui conduit à la cour déserte. Les poings serrés, Juliette apostrophe le ciel. Les nuages qui menaçaient depuis le début de l'après-midi tout à coup se brisent. La chaude pluie d'orage se mêle à ses larmes : elle coule en tendresse infinie sur l'injustice du monde.

Le prof a dit « nature », il a dit « caractère », mais son regard disait tout autre chose ; quelque chose du genre : « Avec le physique que vous avez, vous obtiendrez tout ce que vous voulez ». Ou plus sûrement : « Ah, les rousses ! Quel sacré tempérament ! »

Quel tempérament ? Qu'en savent-ils tous, ces gens-là, de son véritable tempérament, obnubilés qu'ils sont par celui, volcanique et mystérieux, ambigu et dérangeant, que la société prête depuis l'aube des temps aux filles de cuivre et de feu ?

Juliette a toujours voulu se fondre dans la banalité. Avant de rentrer en salle de cours, elle a sagement rangé ses cheveux en chignon pour en assombrir l'éclat naturel. Ni foulard, ni pince de couleur : rien qui puisse détourner l'attention de l'auditoire du sujet qu'elle a aimé travailler. Aujourd'hui, davantage encore qu'un autre jour, elle voulait que s'effacent les apparences et que s'estompent les différences pour ne laisser paraître que l'essence de son propos. C'est raté ! Une fille plus quelconque, moins formée, cheveux raides et maigrichonne, aurait pu ânonner les mêmes mots sans troubler l'apathie générale ou aviver le regard éteint d'un prof indifférent. Sa simple apparence, sa simple différence leur ouvre-t-elle le droit de la chahuter, voire de la désirer ?

Réfugiée dans un recoin de la cour, encore paralysée par son audace, Juliette se raccroche aux tragiques destins des héroïnes romantiques. Elle en appelle à Chateaubriand, à Lamartine, à Hugo, à de Nerval et fait siennes leurs invités à toutes les Elvire, Atala, Caterina et autres Aurélia, à suivre leur nature.

Il y a face à la sortie du lycée un mur qui entoure un stade de foot. Une abondante coulée de lierre court sur le faîte puis s'affaisse en partie jusqu'au sol. Un graffeur s'en est emparé. Il a peint sur le ciment le haut d'un corps de femme. Elle est accoudée, fier et superbe. Sa tête vient se nicher sous les grappes végétales devenues chevelure tandis que le bras gauche court au niveau du trottoir. Les quelques rosiers d'un parterre attenant lui font comme une ceinture au bas du débardeur. Les traits légèrement ombrés et les nuances de gris du dessin donnent au visage une singulière épaisseur. Est-elle européenne, africaine, asiatique ? Juliette lui trouve un petit air d'Esmeralda. Le sourire est narquois et des yeux légèrement plissés semblent observer les passants avec bienveillance et curiosité. Végétale et minérale, cette créature plaît à la lycéenne dans l'insolente et l'éphémère beauté de son assemblage. La lycéenne lui adresse un clin d'œil complice :

— Bon, j'ai compris. Je fais demi-tour !

Juliette a placé dans l'échancrure de son pull une rose jaune marbrée de roux qu'elle a arrachée de ses dents à la vivante et insolite chevelure murale. Un mince

filet de sang lui coule sur la lèvre. Dans quelques minutes, elle retournera dans sa classe. Sereine, chignon défait, elle frappera trois fois.

— Oui, entrez !

Elle entrera. Face au prof et aux élèves, elle assumera. Elle assumera pour pour aujourd’hui et pour demain. Elle sera non ce que l’on veut qu’elle soit mais ce que l’on croit qu’elle est, sans être dupe des ambiguïtés de la séduction, sans être victime de préjugés venus du fond des siècles. Libre de son corps, libre dans la tête.

Au cours de l’année scolaire, poursuivie sans dommages, la jeune fille se défit, au travers des épines, des pétales de l’enfance. L’âge venant, elle sertit dans un discret maquillage quelques poussières d’étoiles. S’effacèrent lentement en elle l’enfant qui se savait protégée des fées et l’adolescente qui ne se voulait belle que de l’intérieur. Seule survit la femme qui connaît le pouvoir de son corps et n’a de cesse d’en maîtriser les effets.